

# PARLER DE LA CRÉATION

## Quelques distinctions importantes

Dans ce premier exposé, je voudrais proposer quelques remarques préliminaires qui nous permettront de situer correctement la question de la création.

### 1 – Nature et création

Selon que l'on utilise l'un ou l'autre de ces mots, on ne regarde pas la réalité de la même manière.

C'est avec les temps modernes (à partir du 16<sup>e</sup> siècle) que l'on commence à regarder le monde comme nature. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie essentiellement que la réalité du monde (au sens de l'univers) apparaît comme quelque chose de « naturel », qui ne renvoie à rien d'autre qu'elle-même. Comme l'expliquait R. Guardini, avec ce nouveau regard sur le monde, « en appelant le monde 'nature', (l'homme) le soustrait à la main de Dieu et lui confère une subsistance autonome. [...]. Par la volonté de culture, il entreprend de bâtir le monde, non pour obéir à Dieu, mais comme son œuvre propre »<sup>1</sup>. On l'a compris : le mot clé est autonomie ; le monde existe par lui-même et tout ce que l'on peut dire de lui renvoie à ce que la science nous en découvre. C'est avec ce genre d'évidence que nous voyons désormais le monde.

Avant de voir les limites de cette approche, reconnaissons-en l'intérêt, comme nous y invite le même auteur : « la science moderne avec sa rigueur, la technique avec son exactitude et sa hardiesse, l'esprit spécifiquement moderne de conquête, d'organisation et d'élaboration du monde, constituent d'authentiques progrès » (p. 29). Même si j'apporterai quelques nuances à ce jugement positif (depuis quelque temps, le progrès nous apparaît comme très ambivalent – la question écologique est une des manifestations de nos interrogations sur le progrès), cette prise en main de son destin par l'humanité mérite notre assentiment de principe.

Ceci dit, cette conquête a son revers : le monde n'est plus perçu comme création, c'est-à-dire comme œuvre de Dieu. Comme l'écrit encore R. Guardini, si l'on y réfléchit bien, « le monde n'est rien de 'naturel', rien qui 'irait de soi', qui se justifierait par soi, mais il a essentiellement besoin d'un fondement ; et il est fondé par une Cause suprême qui l'a créé dans son essence et dans son existence » (p. 31). Que le monde ne soit pas 'naturel', voilà qui a perdu de son évidence pour nous. Regarder le monde comme création suppose donc de notre part une conversion du regard, alors que nous vivons dans un monde où l'emprise de la science est encore plus forte qu'au temps où écrivait notre auteur, sans oublier l'avancée considérable du processus de sécularisation.

### 2 – La création entre la science et la foi

Avec les développements extraordinaires de la cosmologie, c'est-à-dire des recherches concernant les étapes de la constitution de l'univers, il semble que la science vienne marcher de plus en plus sur les plates-bandes de la théologie : avec la théorie du Big Bang, ne prétend-elle pas s'approcher de ce qu'elle appelle « l'instant zéro » ? Autrement dit, ne frôle-t-elle pas le moment de la création ? C'est ce que pensent certains.

#### a) ce que dit et ne dit pas la science

Concernant les origines de l'univers, le monde scientifique se réfère à la théorie dite du Big-Bang (une expression moqueuse à l'origine), théorie qui se présente sous plusieurs formes mais qui affirme pour l'essentiel que l'univers dans lequel nous vivons est en expansion : au début, il y a environ 14 milliards d'années, la matière était très chaude et très dense, elle s'est dilatée et refroidie pour donner notre univers (dont l'expansion continue).

1 Romano Guardini, *Le monde et la personne*, Seuil, 1959 (1939), p. 24.

Les divers modèles de big-bang essaient de remonter à « l'instant zéro », qui coïnciderait avec celui de la création, mais celui-ci demeure insaisissable. Pour le dire autrement, la science ne peut concerner qu'un monde qui est déjà là ; selon une expression de B. Sesboué, « la science ne peut rejoindre qu'un commencement relatif », et non pas le « commencement absolu ». Cette affirmation sur les limites de la science n'est pas le fait des seuls théologiens. Comme l'explique un astrophysicien, « si les physiciens continuent, par commodité, à parler de l'instant zéro, cela ne signifie pas que l'univers aurait commencé, aurait été créé, à cet instant. Croire le contraire, c'est le grand contre-sens, hélas trop répandu. Ainsi, la cosmologie scientifique, sous la forme des modèles de big-bang, ne dit rien sur le début de l'univers »<sup>2</sup>.

Le scientifique que je viens de citer propose par ailleurs de « distinguer origine des temps et origine fondatrice. De la première, la science ne peut dire beaucoup. De l'origine fondatrice, il est encore plus difficile de parler. Des questions fondamentales peuvent être posées. Y a-t-il une naissance, une création de l'Univers ? A partir de quoi, comment et pourquoi ? Pour quelle raison, pour quel but ? La science est clairement dépourvue du cadre conceptuel permettant de les aborder clairement »<sup>3</sup>. Autrement dit, ces questions ne sont pas de son ressort.

### **b) commencement et origine**

Je reprends avec un autre langage la distinction déjà évoquée entre origine des temps et origine fondatrice en proposant de distinguer avec plusieurs auteurs entre commencement et origine.

En première approximation, le commencement concerne le *comment* – il relève de l'approche scientifique, tandis que l'origine concerne le *pourquoi* – elle relève de l'approche religieuse, mais aussi philosophique. Au sens strict, c'est seulement sur le registre de l'origine que l'on peut parler de création ; utiliser ce terme sur le registre scientifique est un abus de langage ou, en tout cas, un emploi très extensif du concept. Comme l'explique par exemple le philosophe Jean Ladrière, « la pensée scientifique n'est pas en mesure d'éclairer, en tout cas de façon *directe*, la notion de création comme telle. [...] Prenant la réalité empiriquement observable pour ce qu'elle est, elle tente d'en déchiffrer la constitution interne, les conditions structurales et les lois de fonctionnement. Ce qu'elle en dit ne l'atteint jamais formellement *en tant que créée*. On pourrait dire qu'elle tente de décrire la manifestation, dans le 'comment' de son déploiement, mais sans jamais s'interroger sur ce qui rend possible la manifestation en tant que telle »<sup>4</sup>.

La distinction entre origine et commencement peut s'explicitier autrement. Parler de *commencement*, c'est évoquer « le premier instant de la durée d'un phénomène » : par exemple, demain le lever de soleil aura lieu à 7h 13, après quoi il continuera sa course ; ou bien le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France (mais les débuts de la grande guerre sont plus complexes) ; untel est né le 23 janvier 1986. De son côté, *l'origine* « nomme la condition constitutive de tout ce qui apparaît dans le cours des événements. Elle se rapporte à un acte qui ne peut être isolé dans la série des événements qui tissent le cours d'un phénomène. Elle n'est pas objectivable. [...] L'origine n'est pas un événement parmi d'autres, mais la condition constitutive de tout ce qui est, et donc de tout instant pris dans le cours des événements advenus dans la matière-espace-temps »<sup>5</sup>. Par exemple, dans Genèse 1 et 2, « il ne s'agit pas de dire le commencement (comme on le croit naïvement), mais de dire la situation de l'humanité en tous lieux et en tous temps » (p. 497). L'origine n'est pas un simple début, elle est porteuse d'une énergie qui se déploie au-delà du commencement temporel d'une réalité (ainsi, le monde ne cesse d'être porté par la Parole créatrice de Dieu). Dans ces conditions, on comprend que la quête de l'origine échappe à la méthode scientifique ; elle relève de la démarche philosophique ou religieuse. Alors que la science ne considère que les transformations qui s'opèrent à l'intérieur du monde déjà là, « le philosophe se demande quelle est la raison d'être de

2 Marc Lachièze-Rey, cité dans B. Sesboué, *Croire*, Droguet et Ardant, 1999, p. 126-127.

3 Id., « Les origines », *Recherches de science religieuse*, octobre-décembre 1993, p. 546.

4 Cité dans B. Sesboué, *op. cit.*, p. 122.

5 Jean-Michel Maldamé, « Création », dans le *Dictionnaire encyclopédique d'éthique chrétienne*, Cerf, 2013, p. 494.

telles transformations. Il s'interroge sur l'existence même de l'univers » (p. 494).

On le voit : la distinction entre commencement et origine est capitale. On comprend aussi que « la confusion entre le point zéro de l'univers censé être reconnu par le modèle cosmologique actuel dit *Big-Bang* et le *Fiat lux* de la Genèse est un exemple majeur de confusion entre les domaines du savoir et une double erreur tant sur la science cosmologique que sur la théologie de la création » (p. 494-495). On devine aussi d'où vient une telle confusion : « l'origine apparaît plus dans le commencement, puisque c'est le moment où l'être paraît » (p. 495). Par exemple, notre origine plonge dans des zones plus obscures que la date de notre naissance qui est bien repérable.

### 3 – Approche biblique et approche scientifique

Nous savons, au moins vaguement, que l'histoire de l'Église a été jalonnée de conflits entre ce que celle-ci pensait trouver dans la Bible et ce que montrait la science au fur et à mesure de son développement : l'astronomie aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècle avec Copernic et Galilée (celui-ci pensait à juste titre que « l'intention de l'Esprit Saint est de nous enseigner comment on va au ciel et non comment va le ciel ») ; la question de l'évolution au 19<sup>e</sup> (Darwin) et au 20<sup>e</sup> siècles (Teilhard de Chardin). La vision du monde qui résultait de ces approches scientifiques était refusée par l'Église parce que contredisant les récits bibliques. D'un autre côté, que faire des erreurs scientifiques contenues dans la Bible (savoir que la terre est ronde et devoir croire qu'elle est plate) ?

Première remarque : les auteurs bibliques partageaient la vision du monde (pré-scientifique) de leurs contemporains (par exemple, ils voyaient l'univers comme une galette plate soutenue par des colonnes et surmontée d'une voûte à laquelle sont accrochées le soleil, la lune et les étoiles, avec des masses d'eau au-dessus et au-dessous). Il aurait été étonnant qu'il en fût autrement.

Avant la naissance de la science moderne, il n'y avait pas trop de problèmes. Mais quand celle-ci s'est développée, deux ordres de vérités se sont affrontés. Comme l'Église affirmait que la vérité de la Bible était d'un bloc, elle s'est trouvée dans une position défensive de plus en plus intenable. Ce n'est que progressivement qu'elle a adopté une lecture différente de la Bible.

Par exemple, en affirmant sans plus que la Bible est exempte d'erreur, Vatican I (1870) ne permettait pas de sortir de ces difficultés. Par contre, dans sa Constitution sur la Révélation, Vatican II précise que c'est par rapport à notre salut que la Bible est porteuse de vérité (n° 11). Autrement dit, c'est là le cœur de la révélation ; celle-ci ne porte pas sur des vérités scientifiques. D'où la recommandation faite aux lecteurs de la Bible d'être attentifs aux genres littéraires (ce qu'avait déjà demandé Pie XII en 1943) et de prendre en compte les conditions historiques et culturelles dans lesquelles l'auteur l'a écrite (n° 12). Ainsi, quand on sait que Gn 1 est un poème liturgique orienté vers la justification de l'institution du sabbat, on ne cherche plus à savoir comment la création en six jours peut s'harmoniser avec la théorie de l'évolution ou ne lui est pas conforme.